

UNIVERSITÉ DE LIÈGE

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

ANNÉE ACADÉMIQUE 1887-88

DISCOURS INAUGURAL & RAPPORT

DE

M. le Recteur Ad. WASSEIGE

PROGRAMME DES COURS

DISPOSITIONS RÉGLEMENTAIRES



LIÈGE

IMPRIMERIE DE LÉON DE THIER

1887

DE
L'ÉDUCATION DES ENFANTS

DISCOURS INAUGURAL

PRONONCÉ PAR

M. le Recteur Ad. WASSEIGE

A LA SALLE ACADÉMIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

LE 18 OCTOBRE 1887

Messieurs,

Les lois de notre organisme tiennent incontestablement toutes nos fonctions sous leur dépendance; elles dominent tous nos besoins, elles régissent les moyens d'y satisfaire.

Elles sont le guide essentiel de ceux qui cherchent à établir les règles du développement harmonique de l'être humain, c'est-à-dire les règles de l'éducation organique, morale et intellectuelle de l'un et de l'autre sexe.

C'est d'après cette considération fondamentale que j'ai essayé de traiter devant vous, l'année dernière, la question, si controversée encore, de savoir si l'exercice de la profession de médecin convient à la femme.

J'ai eu soin, Messieurs, en vous exposant ma manière de voir, de vous avertir que je n'avais en vue que la femme, et nullement tel ou tel sujet exceptionnel, dérobé aux combinaisons normales des lois de la nature.

Ce principe est d'une application générale. Faute de s'en pénétrer, on risque beaucoup de ne produire que des règlements nuisibles, tout au moins stériles, en tous cas éphémères.

La véritable industrie de l'homme ne consiste pas à lutter contre les forces de la nature et à tenter de les détruire, mais à les utiliser. N'est-il pas évident que celui-là s'en servira avec le plus de profit qui les connaîtra le mieux ?

L'éducation de l'enfant a pour but, selon moi, de préparer tous ses organes à fonctionner de manière que l'homme ou la femme adulte, dans son milieu tant social que physique, produise le maximum d'effet utile, et recueille le maximum de bien-être.

Si cette définition est exacte, il n'y a pas à s'étonner, je pense, de la difficulté et de la complication du problème de l'éducation, car autant de variétés d'êtres, autant de variétés de systèmes.

Avant le jour où nous devons prendre date dans le monde, notre existence est commune avec celle de notre mère, qui en fait tous les frais. Les soins les plus sévères et les plus corrects donnés à sa personne peuvent seuls la dégager de la périlleuse responsabilité qu'elle assume en ce moment. Qui pourra découvrir comment se produisent les mille influences latentes dont nous emportons les traces à travers tous les âges de notre vie ?

Quelle contribution une pareille connaissance, si l'on en pouvait tenir compte, apporterait aux progrès de l'éducation ! quelle lumière elle fournirait, soit pour mettre à profit les influences favorables,

soit pour modifier ou enrayer les impulsions dangereuses ou néfastes !

Enfin arrive l'inauguration de notre vie personnelle, mais non encore indépendante. Aussitôt que nous sommes plongés dans le fluide atmosphérique, nous crions au secours, et qui répond à notre appel ? Une femme.

Ce sont les mains d'une femme qui réparent, dès les premiers instants, avec autant de promptitude que de douceur, les effets des chocs violents que nous venons de recevoir, en particulier celui du changement brusque de température. Ainsi commence, dès les premières minutes, l'apprentissage des sensations. A cela près, nos besoins se bornent actuellement à respirer, à dormir, à prendre de la nourriture, existence presque végétale. La jeune plante est bien délicate : il faut que l'on s'en occupe beaucoup ; on ne la voit nullement réagir durant les premières semaines, période transitoire entre la vie intra-utérine et la vie extra-utérine.

Dans cet état transitoire, où s'opère dans l'être, en apparence si passif, un travail intérieur considérable, que l'œil de la plus tendre sollicitude, ni celui de la plus habile perspicacité ne sont capables de suivre, il faut, en dépit des plus éloquents théories, se défier des impressions brusques, de quelque nature que ce soit

La température et la qualité de l'air, le contact des corps étrangers, la quantité et la qualité du lait, tout doit être examiné et gradué ; l'accommodation à la nouvelle existence et au nouveau milieu ne peut se faire qu'à tâtons, afin de ne pas entraver

la marche continue et stable de ce travail mystérieux qui se produit dans notre corps immobile, et qui doit aboutir à une seconde naissance, celle de nos facultés sensuelles.

Bientôt ces facultés, la vue, l'ouïe, le toucher, le goût, l'odorat, qui se sont dégagées peu à peu à notre insu et à l'insu même de ceux qui nous entourent, se développent et se perfectionnent rapidement.

Si rapidement que les phénomènes importants qui caractérisent chaque phase sont presque toujours accueillis comme des surprises. Et d'où viennent ces surprises? Comment se fait-il que des événements si communs, si désirés, conservent, pour la plupart de ceux mêmes qui assistent habituellement les nouveaux-nés, ce cachet d'imprévu?

C'est que l'on n'est pas encore parvenu, et cela est bien étrange, à donner pour base à l'éducation l'étude méthodique de l'enfant. Je viens de dire, Messieurs, que la connaissance complète de la série des phénomènes antérieurs à la naissance serait un guide précieux pour ceux qui ont la mission d'élever un enfant.

A défaut de cette connaissance, ne devrions-nous pas, au moins, nous efforcer de ne pas laisser échapper celle, non moins nécessaire, que nous révélerait une surveillance assidue et régulière de toutes les moindres manifestations saisissables du petit enfant? Existe-t-il un objet plus digne que cet organisme naissant d'exercer le talent d'une personne initiée à l'art d'observer, d'analyser, de conclure?

Cette remarque n'est pas neuve, Messieurs ;
 J. J. Rousseau a dit, il y a plus d'un siècle :

« On ne connaît pas l'enfance : sur les fausses
 » idées que l'on en a, plus on va, plus on s'égaré.
 » Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux
 » hommes de savoir, sans considérer ce que les
 » enfants sont en état d'apprendre.

» Ils cherchent l'homme dans l'enfant, sans penser
 » à ce qu'il est avant d'être homme.

» Commencez donc par mieux étudier vos élèves,
 » car, assurément, vous ne les connaissez pas. »

Et M^{me} Necker de Saussure, dans un livre trop
 peu lu, intitulé « *l'Éducation progressive* », a
 donné à cette pensée sa plus grande clarté dans ces
 termes :

« Il est étonnant, dit-elle, que, tandis qu'on a porté
 » dans les sciences d'observation une constance si
 » admirable, on n'ait jamais étudié l'enfance *métho-*
 » *diquement*. Le problème le plus important de tous
 » est peut-être celui auquel on a consacré le moins
 » d'attention persévérante et rigoureuse. Que de
 » gens, armés d'un télescope, qui vérifient nuit et
 » jour les prédictions des astronomes ! Que d'autres
 » tiennent un registre exact du vent, de la chaleur,
 » de la pluie ! Que d'infatigables annotateurs ! Et
 » dans ce nombre il ne s'est pas trouvé un père qui ait
 » daigné constater avec soin les progrès de son propre
 » enfant. Même pour la partie physique, qui semble
 » devoir tomber plus immédiatement sous l'ins-
 » pection des savants, que d'incertitudes encore ! »

On dit avec raison que le devoir pour la mère

d'élever ses enfants est au nombre des plus grands intérêts sociaux. Incapable au début, et pendant la crise de l'accouchement, de donner elle-même au nouveau-né les soins urgents autres que la nourriture, il faut bien, et il en a été ainsi toujours et partout, qu'elle les confie à une aide, ou complaisante, ou mercenaire.

Mais aussitôt la crise franchie, son premier désir est d'accomplir sans réserve la plus respectable, la plus sublime de toutes les fonctions. Et n'est-ce pas un immense dommage, Messieurs, que, dans cet état actuel de civilisation, que nous croyons si perfectionnée et dont nous sommes si fiers, l'amour maternel, avec toute sa grandeur, reste encore incapable d'éclairer les premiers essais ? Quel bonheur ce serait déjà, si une première expérience suffisait pour assurer les progénitures suivantes contre les hésitations, les maladresses, les inquiétudes intempestives ou les sécurités exagérées, et les surprises si dangereuses pour l'état physique de la mère, et par conséquent pour son nourrisson !

Serez-vous réellement étonnés, Messieurs, si, fort d'une expérience de 34 années, je vous disais que peu de femmes, dans n'importe quelle classe sociale, sont en état de remplir leur rôle de mère ?

Est-ce le zèle qui manque, le sentiment, la tendresse ? Bien loin de là ! car, pendant ce tiers de siècle, je n'ai pas rencontré trois accouchées qui aient renoncé sans une résistance, prolongée trop souvent au-delà des limites de la prudence, à être les nourrices de leurs enfants.

Cette opiniâtreté, si admirable, ne concourt-elle

pas, Messieurs, à prouver que, chez la femme (sauf les exceptions, bien entendu), le sentiment prime la raison, et le dévouement la prudence ?

L'allaitement maternel, lorsqu'il est possible, est toujours le plus favorable à la mère comme à l'enfant ; cependant, il faut le constater avec tristesse, dans les familles aisées, il est impossible dans la moitié des cas.

Comment l'aisance ne favorise-t-elle pas davantage, dans un acte proclamé si important, le système que l'on reconnaît pour le meilleur ? C'est que, la plupart du temps, l'aisance et la sagesse n'habitent pas ensemble.

Tout en paraissant extrêmement passionnés pour la liberté, nous sommes en réalité dominés par la passion de nombreuses servitudes, dans lesquelles nous gaspillons à plaisir notre bien-être, notre indépendance et bien souvent jusqu'à notre bonheur. Je ne citerai qu'un seul de nos tyrans domestiques, la toilette, à laquelle les dames surtout se plaisent à sacrifier leurs mérites personnels pour ressembler toutes à quelques types en révolte contre la nature, le bon sens et la beauté !

Je sais bien que, dans le monde, on est assez porté à croire que le recours à l'alimentation étrangère est plus souvent le fait du médecin que celui de la vraie nécessité. Cela est faux : en laissant de côté la question d'humanité, à laquelle, quoi qu'on en dise, j'ose affirmer que nous ne sommes pas indifférents, le médecin qui prescrit à une mère la privation d'offrir son sein à son enfant, loin de simplifier ses devoirs, les complique au con-

traire de soins accessoires si peu attrayants, que je n'ai garde de vous les décrire, ne voulant point passer à vos yeux pour trop naturaliste.

Malgré cette réduction, le rôle maternel a toujours une importance inappréciable, et exige, pour être convenablement rempli, une assiduité ininterrompue au moins jusqu'à la sortie des premières dents, à l'âge de six mois environ.

La régularité et la suffisance de l'alimentation sont un des soucis les plus sérieux ; il faut y joindre beaucoup de soins accessoires ; les promenades mêmes réclament une sévère surveillance.

La vie, sinon sédentaire, au moins régulière et paisible, qui s'impose ainsi à une mère, est d'ailleurs utile, dans les deux premiers mois, à la régression complète des organes troublés par la gestation et l'enfantement.

Le repos, pendant cette période, est un devoir d'humanité ; la femme qui s'éloigne de son nourrisson avant les deux premiers mois et se remet prématurément à des travaux pénibles, non seulement compromet la vie de son enfant, mais s'expose elle-même à une vie lamentable, semée d'accidents prolongés jusqu'à l'âge de retour.

C'est par cette considération qu'un célèbre industriel français, M. Jean Dolfus, décida de tenir éloignées de ses fabriques, pendant deux mois au moins, les nouvelles accouchées.

Il organisa une caisse destinée à les indemniser de ce chômage obligatoire ; la mortalité des enfants diminua de plus d'un tiers.

Ce résultat, bien digne de provoquer l'imitation,

à donné naissance à l'association des femmes en couches de Mulhouse, qui, au moyen d'un prélèvement de 15 centimes par semaine sur leur salaire, depuis 18 jusqu'à 45 ans, parviennent à accorder un subside de 18 francs par quinzaine à chaque accouchée, ou à l'enfant en cas de décès de la mère. L'expérience a montré qu'il est facile de s'opposer aux abus (1).

Cette même considération d'humanité nous commande de n'engager comme nourrices mercenaires que des femmes accouchées depuis deux mois; car, en les admettant dès leurs relevailles, on condamne presque inévitablement leurs enfants.

Parlerons-nous de l'allaitement artificiel ? Si ce système écarte les désagréments assez nombreux de l'emploi des nourrices étrangères, il n'est pas non plus exempt de difficultés et de dangers.

Il vaut mieux cependant y recourir d'emblée pour un nouveau-né bien portant, qui vient à être privé du lait maternel par une cause quelconque, que de perdre du temps en vaines tentatives d'allaitement naturel et de compromettre ainsi la régulière et saine formation de l'organisme.

Le contrôle de la nourriture artificielle est-il plus difficile que celui de la nourriture naturelle ? Pour les pauvres, habitant les villes, cela n'est pas douteux. Et, si j'ai cru devoir toucher en passant à ce détail, Messieurs, c'est pour avoir l'occasion

(1) Leçons d'hygiène infantile par Fonssagrives. Paris. Delahaye. 1882.

d'exprimer le souhait que nos administrations hospitalières organisent de bonnes laiteries, afin de procurer aux petits enfants des familles indigentes secourues par l'assistance publique, une subsistance quotidienne à l'abri de tout danger. Combien d'existences ne sauverait-on pas par une pareille œuvre ?

Le succès de l'éducation de la première enfance dépend beaucoup, sans contredit, de l'esprit d'abnégation et de l'intelligence de la mère. Mais l'amour le plus immense n'exempte pas des préjugés; l'ignorance est prodigue de conseils. Une instruction professionnelle, basée sur la saine expérience au point de vue de la maternité, seule capable de combattre ou de prévenir les erreurs, ne serait pas difficile à instituer de manière à en faire profiter toute jeune femme dès son entrée en ménage. N'est-ce pas un noble but à offrir à l'esprit d'association ?

Combien de jeunes mères, tout naturellement portées au sacrifice de leurs goûts, de leurs plaisirs, et même à l'abus de leurs forces, auraient besoin d'être instruites dans l'art d'économiser ces dernières au profit du petit être !

Éclairée par cet enseignement pratique, la femme serait la parfaite éducatrice de l'enfance ; constamment en observation, elle saurait voir et entendre ce qu'aucune autre personne ne saurait ni voir ni entendre, et pénétrer, au moment physiologique, quelques mystères utiles, inaperçus des médecins et du père lui-même.

Bientôt les fonctions s'activent et entrent dans

leur période de jeu normal ; le procédé d'alimentation se modifie de semaine en semaine, non sans tenir compte de nombreux contingents, tels que la saison, le climat, l'état général de la santé publique, en ménageant les transitions, en évitant les impressions brusques et faisant même au besoin quelques pas en arrière. Les os prennent de la consistance ; le désir de locomotion apparaît ; l'intelligence commence à luire au fond de la nuit qui la voilait ; les lèvres s'agitent, le regard s'anime, tous les membres gesticulent, la voix devient expressive ; la mère seule comprend tous ces signes encore indécis de la volonté et de la pensée ; elle y trouve un inexprimable charme, et les deux plus doux moments de sa vie sont celui où elle guide le premier pas de Bébé, et celui où Bébé lui chante pour la première fois ce ravissant poème contenu dans une syllabe redoublée.

Que de phases critiques traversées ! que d'autres à franchir encore ! A aucune époque de la vie les maladies ne sont ni plus fréquentes, ni plus soudaines ; c'est, on l'a bien dit, le temps des épreuves et des crises. Le séjour des villes est à redouter ; l'éloignement des villes et des secours médicaux a aussi ses dangers.

Pourquoi l'âge le plus heureux de notre vie est-il aussi celui où nous sommes le plus exposés à briser tout-à-coup les joies les plus grandes par la plus vive et la plus profonde douleur ?

Il importe de commencer à nous aguerrir, à

braver peu à peu les caprices de l'air , à multiplier nos forces en les employant progressivement.

Notre cerveau continue à se développer dans une énorme proportion ; et absorbe alors une grande partie de l'énergie vitale. La mère éloigne avec un soin jaloux toute pensée sérieuse , tout chagrin , toute inquiétude , toute connaissance des réalités et des nécessités de la vie humaine ; elle protège à tout prix notre liberté nécessaire à l'épanouissement complet de nos facultés ; elle devine nos besoins et les prévient , tandis que nous ne devinons rien des préoccupations que suscite déjà en elle notre avenir, pas plus que nous n'apercevons, habilement mêlé à son infinie tendresse , l'ascendant salutaire pris dès le début sans secousses , sans fâcheries , sans pleurs , et surtout sans explications aussi peu intelligentes qu'intelligibles , auxiliaire précieux du médecin , et merveilleux préservatif de bien des malheurs et de bien des chagrins ! Elle voit poindre nos qualités et nos défauts ; discrètement, elle s'efforce à choisir les milieux les plus propres à fortifier les premières et à éteindre les seconds ; il est temps de combiner l'hygiène morale avec l'hygiène physique ; c'est toujours elle qui s'en charge , payant de sa personne et de son exemple aussi bien que de son autorité , résumée dans cette formule laconique : « Il le faut, cela ne se peut », prélude à la notion du possible et de l'impossible, comme dit Rousseau.

L'unité de temps grandit : c'est d'abord le jour, puis la semaine, et, après le mois, voici l'année. De quatre à sept ans, le progrès du cerveau se ralentit

un peu ; celui des autres organes continue avec énergie. Époque bien délicate encore : c'est maintenant que surviennent des curiosités que la mère doit comprendre, satisfaire et surtout diriger, car ce travail intellectuel qui commence annonce de nouveaux périls.

C'est le moment pour elle de se garder elle-même contre la séduction des procédés de culture intensive ou de perfectionnement artificiel de l'intelligence ; de laisser à la nature la plus large influence ; de faire en un mot, à l'exemple de Jean-Jacques, qui a encore raison cette fois, et de Kant, de *l'éducation négative*.

Paraître enfant avec l'enfant, s'amuser sous ses yeux comme il faut qu'il s'amuse, éviter le ton pédagogique, et laisser agir les choses qui se présentent, aider lentement à la perception des ressemblances et des différences, aux comparaisons ; laisser le jugement se reposer sur les faits, et ne pas forcer les conclusions.

L'initiative poussera, semée par la liberté, au milieu des jeux mêmes, comme la graine semée par le vent dans les sols vierges.

L'instruction prématurée est l'ennemie de l'enfance moderne : l'hygiène intellectuelle est encore à constituer ; on ne peut douter qu'elle ne proscrive sévèrement l'application assidue avant que le cerveau ait acquis sa forme et son volume définitifs, et que le désir de savoir se soit manifesté.

Elle indiquera certainement l'emploi des méthodes d'instruction perfectionnées, mais jamais pour

devancer le travail de la nature, toujours, au contraire, pour lui laisser tout le temps nécessaire à l'achèvement de ses œuvres fondamentales.

Elle ne provoquera point l'éclosion des petits malheureux appelés Enfants prodiges.

Les devoirs que nous imposent nos enfants sont loin d'être simples : ils sont mêlés de joies et d'alarmes. Dans le partage de ces devoirs, de ces joies, de ces alarmes, la plus grande part échoit à la femme. La femme est réellement supérieure à l'homme, quand, simplement d'accord avec les conditions de notre existence, elle réserve et applique tous ses moyens à la difficile et sublime mission de bien élever des petits enfants.

Voilà l'idéal, et nous en sommes loin ! Il est vrai : parmi nos progrès, nous n'avons guère le droit d'exalter celui de l'éducation et de l'instruction de la femme au point de vue de la famille. Je l'ai avoué : dans tous les groupes sociaux, les femmes en état de remplir ce rôle sont en nombre infiniment petit. Je n'accuserai pas la responsabilité des indigents : la mère pauvre, hélas ! n'est pas affranchie de la nécessité d'interrompre les durs labeurs pour les doux soins de la maternité ; mais comment disculper ceux que la fortune a libérés des soucis de l'existence matérielle ?

Voilà, me paraît-il, l'émancipation la plus urgente !

En attendant l'avènement de cet idéal, encore bien éloigné, sans nul doute, malgré la rapidité de nos progrès, applaudissons-nous d'y avoir suppléé en partie, au moyen des crèches et au moyen

d'institutions diverses, telles que les salles d'asile, les écoles gardiennes, les jardins et les écoles Froebel, où l'enfant, accueilli chaque matin par de jeunes mères adoptives, trouve, sous les yeux vigilants et affectueux de celles-ci, bien des éléments salutaires dont il serait privé sous le toit de la famille : l'air, la température, la liberté de mouvement, les amusements propices au perfectionnement des sens, du langage et du sentiment.

Dans ces réunions, qu'il faudrait éviter de rendre trop nombreuses, l'enfant peut déjà, sans y prendre garde, sans rien approfondir, sans se heurter jamais à des chagrins sérieux, s'accoutumer au contact de ses semblables, et à un certain degré de vie sociale proportionné à ses forces.

Tels qu'ils sont, ces établissements, même les moins bons, offrent à bien des familles une amélioration considérable, si l'on considère les éléments dont elles disposent.

Tous les perfectionnements qu'on y apporte doivent tendre au but élevé pour lequel ils sont créés ; ils réclament tout le luxe imaginable de salubrité sous tous les aspects : vastes espaces, sites riants, lumière et gaiété, un outillage de jeux aussi varié que possible, mais répondant par chaque détail à quelque indication recueillie par la sagacité attentive et intelligente de celles qui suppléent ici les mères absentes.

Quant aux personnes qui, dans ces institutions si modestement nommées, doivent composer rien moins qu'une société maternelle, ah ! soyons exigeants envers elles ! Chargées, par substitution,

de l'œuvre dont j'ai essayé plus haut d'esquisser le caractère, et qui ne souffre ni la vulgarité de l'esprit ni l'étroitesse du cœur, qu'elles ne cessent d'élever leur caractère et leur intelligence, afin d'atteindre aux rares qualités qui en feraient, le cas échéant, des mères effectives. Qu'elles soient aptes à étudier et à comprendre l'enfance, à incliner leur esprit vers les esprits en herbe, à se rendre compte de la grandeur de leurs fonctions.

Mais, de notre côté, Messieurs, en témoignage du grave intérêt social attaché à leurs nobles travaux, sachons les mettre dans le monde au rang que réclame à bon droit leur mérite, et leur rendre en bien-être et en considération le prix de leurs bienfaits.

Vers l'âge de sept ans, il faut bien songer à préparer l'avenir. Et pourtant, que de faiblesse encore à ménager chez l'enfant ! La période de 7 à 12 ou 13 ans n'est pas moins difficile à gouverner que les précédentes : les soins moraux croissent en importance ; mais les soins matériels et hygiéniques n'ont pas perdu de la leur.

La puissance des choses et des faits a déjà pu acquérir une telle clarté que l'autorité s'est expliquée d'elle-même, sans préjudice pour toutes les libertés utiles ; et si l'habitude de la docilité envers les parents, contractée au sein même de ces libertés, a pu devenir ce qui s'appelle la confiance, c'est là certes un progrès dont on ne peut trop s'applaudir.

La lecture et l'écriture s'apprennent très-vite. Mais la lecture et l'écriture sont-elles autre chose

que de bons conducteurs de la pensée ? d'excellents suppléments de la parole et de l'audition ? Elles n'exemptent pas, on ne le sait que trop, de la nullité d'intelligence et de jugement.

Elles ne créent pas les penseurs, et, à la veille de devenir homme, c'est à l'usage de la pensée sur ses propres actes et sur les choses qui l'entourent, qu'il faut exercer l'enfant.

Pantagruel n'accepte la parole du maître qu'après l'avoir vérifiée lui-même. Il pense avec raison que l'on se trompe davantage par ce que l'on croit savoir, que par ce que l'on ignore tout-à-fait.

Le grand but de l'enseignement, c'est d'éman-ciper l'esprit de l'élève et de rendre le maître inutile ; ce but exige des maîtres d'une intelligence supérieure et d'un grand savoir ; il exige aussi beaucoup de temps.

Beaucoup de temps ! Un homme est si long à faire, que l'on s'évertue de cent manières à *gagner du temps* !

Nous savons bien en quelles déceptions se résolvent ces sortes d'économies, obtenues à grands renforts de tortures et de lutttes contre les exigences de l'organisme : terreur des punitions ! appât des récompenses ! immobilité appelée sagesse, mais meurtrière des membres et des nerfs ! et ce clinquant des rivalités ! inventions pédagogiques destinées à exciter les enfants à des efforts excessifs aux dépens de leur développement normal.

Que n'ai-je le loisir, Messieurs, de m'étendre sur ce sujet...., mais ne sommes-nous pas tous les esclaves du temps ?

Ah ! si l'on savait, — mais, pour le savoir, il faudrait l'avoir vu, — tout ce qu'un enfant de 7 à 12 ans peut apprendre sans être contraint à l'immobilité, sans être exposé à se fatiguer ni la vue ni les autres organes, mais au contraire en prenant plaisir à s'instruire, comme on s'empresserait de réduire les heures sédentaires à la mesure indispensable et raisonnable, comme on renoncerait vite à cette coutume, aussi étrange que stérile, de lui faire réciter par cœur un nombre extraordinaire de mots désignant des choses qu'il n'a point vues, et de lois abstraites qui l'assomment et le découragent ; mais, pour instruire l'enfant par la leçon des choses et pour lui inspirer le goût de savoir, il faut soi-même avoir vu, palpé, retourné, manipulé ; il faut soi-même avoir, comme Pantagruel, contrôlé par l'expérience et l'observation personnelle les récits et les opinions des manuels.

Après une longue journée de pareille école, le petit garçon ou la petite fille pourrait rentrer avec toute sa gaieté auprès de ses parents, et, de sa mémoire fraîche et non surmenée, faire jaillir, dans la langue de son âge et non en termes solennels et prétentieux, le récit de ce qu'il a vu et appris depuis le matin.

Puissent alors le père et la mère accueillir avec plaisir ces épanchements si naturels par lesquels l'enfant sollicite la petite place qu'il doit prendre au foyer de la famille ; que, loin de les amortir, ils les animent par leurs questions et leurs remarques : ils y trouveront bien certainement la réparation et la renaissance des forces dépensées dans les

labeurs et les peines de la vie. Les élans de confiance deviennent infailliblement l'amour filial, c'est-à-dire le respect sous sa forme à la fois la plus solide et la plus gracieuse, le seul ciment de la famille.

Fortifier la famille, n'est-ce par fortifier la patrie ?
